Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 46 (1908)
Heft: 16

Artikel: Les trois étapes ou : La vie de Lucas Meuront : (suite)
Autor: Cornut, Samuel
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-204992

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Tandu ci teimps, Bismark ètâi dein on pâilo derrâi tot solet et fâ veni lo Français lo prémi, lo gros pansu, vo sède prau Adan sè sîte su onna chôla et lâi dit dinse :

— Vo faut mè trére ion de mè pâi de moustatse, clli z'inquie que blliantsèye on bocon, ma sein mè tarabusta, sein quie gâ !

Lo Français sè prepare dan po lo lâi trère, ma à l'avi que l'allâve l'eimpougnî, vaitcé mon Bismark que l'âovre on mor tot grand ein faseint vère dâi deint asse grante que dâi deint de ratî, et ein lo guegneint avoué dâi get asse gros que dâi falot de pousta que ma fâi lo Français tot èpouâiri sè dèpatse de fotre lo comp, quemet se l'avâi z'u lo fu dein sa tsemise.

Aprî cein, ie fâ veni dedein l'Autruchien et lâi fâ lo mîmo affére, que lâi faillâi trére clli pâ de moustatse. Ma quand Bismark sè met à âovri lo mor et à montrâ lo bllian dâi get, l'Autrichien ne fâ ne ion, ne dou et ie châote pè la fenîtra quemet onna rata quand vâi on tsat.

Faillâi vère Bismark, sè tegnâi lè coûte de rire et sè peinsîve : « De stau doû payi on n'ein a pas pouâre. »

L'étâi lo tor de Rondzon.

— I-to crâno ? que lâi dit dinse Bismark.

— Quemet ti lè Suisse et lè Vaudois dau Dzorat, que repond Rondzon.

— Eh bin ! on va cein vére, te va mè trère clli pâi de moustatse.

— Bin se vo voliâi ! vo tréri mîmameint onna deint se cein vo fâ plliési ; tsi nô l'è mè que ferrâvo lè caïon.

— Tré adî lo pâi, on verra aprî.

Au momeint que Rondzon eimpougnîve clli pâi, vaitcé que Bismark sè met à fére lè mîme manâire que lè doû premi coups : à montrâ dâi get quemet on tsin quand rondze on z'où et qu'on lo lâi vâo preindre et à âovri son mor avoué sè grante deint.

Mâ mon Rondzon que ne l'einteindâi pas dinse, sè met à lo guegnî assebin âo bllian dâi get :

— Cré sâlopiau ! que lâi fa, ah ! l'è dinse ! te vâo oncora mè môdre ! Tè dan !

Et pu hardi ! te lâi fot onna ramenâïe avoué lo poueing su lo mor que vo djuro que l'autro l'a vu lè z'épèlue et l'a trebetsi de sa cholâ.

Quand l'è que l'a èta relèva ie dit dinse à Rondzon :

— Respet por tè, t'î on hommo intrépido qu'on diabllio et se sant ti dinse pè lo Dzorat, rondzâ ! fâ pas bon lau tsertsî niéze !

Et Rondzon l'è reparti po son ottô. Bismark lâi avâi baillî po on cadeau : duve seille de campoûta, onna novalla sorta de truffle, on cossalet de melanna, on par de solâ qu'ètant vegnâi trop petit por li et on relodzo que fâsai quand fièzâi : « Vive Rondzon et lè Dzoratâ ! »

MARC A LOUIS.

Pauvre oncle ! — Ça va bien !

— Très bien.

— Et l'oncle ?

— Euh ! euh !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Sa santé m'inquiète.

— Allons donc ! Lui qui se portait comme un charme ?

— Précisément. Ça continue...

BOBOS

Rhume et grippe.

La *grippe* était, ces jours derniers, à toutes sauces. On rangeait sous son drapeau tous les petits et grands bobos qui affligent ordinairement les humains à chaque fin d'hiver.

Il ne faut pas dire « être grippé » pour « être enrhumé ».

La grippe n'est nullement comparable au rhume ; c'est une maladie épidémique, contagieuse, qui infecte facilement tout l'organisme, et il n'est pas besoin, après les récentes et cruelles épidémies, de dire qu'elle est très grave. Il importe que les gens grippés ne se croient pas simplement enrhumés et prennent les plus sérieuses précautions.

« C'est dans le sang ».

Les portières disent : « se faire du mauvais sang ».

Elles émettent, sans le savoir, une théorie médicale exacte. Le chagrin, les tourments, les préoccupations, les peines de cœur, agissent sur le système nerveux, qui agit sur la nutrition générale, et alors les échanges organiques sont entravés, les cellules fabriquent des substances anormales, de véritables poisons qui se répandent dans le sang, vont influencer péniblement les organes digestifs, les centres nerveux, la peau et causent des maux d'estomac, des douleurs de tête, des éruptions plus ou moins tenaces.

Le « sang tourné » est aussi une expression triviale, mais exacte ; l'invasion des microbes dans le sang produit des phénomènes analogues à ceux de la fermentation, et le peuple assimile avec juste raison le sang au lait, au bouillon, au vin.

La maladie qui « est dans le sang » est encore une expression juste : le sang transporte les éléments de la maladie. Il les transporte si bien qu'en passant de la mère au fœtus, il peut, dans certaines conditions, lui donner la maladie maternelle, et l'on a décrit des cas très authentiques de fièvre typhoïde, de variole, de fluxion de poitrine, de tuberculose du fœtus ; les microbes qui infectaient la mère ont été véhiculés par son sang jusque dans le corps de l'enfant contenu dans son sein. Aussi peut-on comprendre cette manière populaire d'expliquer l'hérédité d'une maladie dans une famille : « c'est dans le sang ».

Méry en deuil. — La maman, à la petite Méry.

— Voyons, Méry, travaille donc un peu ; tu ne penses qu'à jouer. Je suis sûre que le jour où je mourrai, tu t'amuseras encore.

— Oui, m'man, mais en pleurant.

Si ça dure ! — Retour de voyage de noces :

— Et ton mari, demande Mme B... à son amie, a-t-il été gentil ?

— Presque trop ! répond la jeune femme ; on finissait par croire que nous n'étions pas mariés !

LA POSTE MORALISATRICE

Quelle belle invention que la poste ! Et elle n'a pas encore donné toute sa mesure. Il n'est pas de jour où on ne lui découvre quelque nouveau mérite, où l'humanité ne contracte envers elle quelque nouvelle dette de reconnaissance.

Il existe, paraît-il, — où ? nous l'ignorons, — un buraliste postal des plus vertueux, qui lit toutes les lettres suspectes. Si elles lui paraissent de nature à jeter le trouble dans une existence, il les déchire.

Une jolie demoiselle reçoit-elle une déclaration incendiaire d'un godelureau, immédiatement la lettre est jetée dans la cheminée, non pour activer le feu, mais pour ne point jeter le désordre dans l'âme de la belle.

Les mandats-poste eux-mêmes sont l'objet des attentions de ce Socrate postal. Si un mari adresse une faible somme à une cocodette, notre receveur glisse le mandat sous une autre enveloppe et fait une bonne œuvre.

— Et le secret postal ! dites-vous ?

Mais, brave ami, qu'est-ce que le secret postal en regard de la vertu !

FEUILLETON DU *CONTEUR VAUDOIS*

3

(Reproduction interdite aux journaux qui n'ont pas traité directement avec MM. Payot et Cie, éditeurs, à Lausanne.)

LES TROIS ÉTAPES
ou la vie de Lucas Meuront.

PAR SAMUEL CORNUT

II (*suite*)

Les vieux, plus tranquilles, ne bougent pas de la grosse pierre ou de la marche d'escalier où ils sont assis ; mais les jeunes sont toujours en l'air ; c'est dans tout le village un va-et-vient continuel. Les jeunes filles s'en vont bras dessus, bras dessous, criant et riant comme des folles ; de gros malins les agacent au passage, mais ils trouvent à qui parler. Les enfants dansent en rond. Que voulais-je de plus ? Avec un peu d'esprit ou d'audace, je me faisais vite ma place dans un de ces groupes, on m'aurait offert un coin d'escalier, un bout de poutre comme siège. Mais je ne m'avançais pas, ou quand j'étais là je me taisais, n'ayant rien à dire. Ce qui m'intéressait leur eût semblé inintelligible ; je trouvais niais, stupide ce qui faisait leur vie même. Parfois des jeunes filles m'appelaient, me regardant droit dans les yeux, voulaient m'apprendre à danser, m'invitaient à la promenade ; je ne savais que leur répondre, j'osais à peine les regarder. Faut-il le dire ? Me montrer ainsi en public me faisait presque l'effet d'une indécence ; la seule vie honnête et normale me semblait être la vie de l'âme, et le seul commerce légitime avec mes semblables la rencontre de deux esprits, de deux pensées. Cependant mon cœur bouillonnait à cet appel des villageoises. Je compris alors pourquoi j'ouvrais les bras, dans la solitude, et ce que signifiaient mes rêves étranges. Je sentais un brûlement intérieur, c'était presque de la colère et de l'envie. Ah ! mon Dieu, dois-je vivre et mourir ainsi tout seul ? Heureux Robinson, qui n'avait que l'Océan à traverser pour retrouver ses semblables ! Non, je n'étais pas Robinson, j'étais le Lépreux...

C'est au moment où le désespoir m'affolait que je rencontrai celle à qui je pense toujours sans jamais la nommer. Elle m'observait depuis des mois, discrètement, sans m'adresser une seule fois la parole, car un séjour à Genève et une éducation plus soignée lui avaient fait perdre la hardiesse de langue et de manières des campagnardes. Je l'avais bien remarquée de mon côté, mais d'un œil sombre et presque haineux, en me disant que la plus distinguée devait être aussi la plus dédaigneuse. Toute cette haine fondit comme un flocon de neige au premier mot que nous échangeâmes, dans une fête de la Jeunesse où je me trouvais son voisin. Elle ne se moquait pas de moi, elle me comprenait ! Elle aussi aimait les fleurs et les livres et ne redoutait point la solitude ! J'osai lui dire mes tourments, elle me plaignait du regard plutôt qu'en paroles, car elle me plaisanta gracieusement sur ces maux imaginaires que je secouerais quand je voudrais. Cette gentille ironie me fit plus de bien que les condoléances les plus bruyantes, et dissipa du coup le charme bizarre qui faisait de moi un être des antipodes, aux yeux de mes voisins et de mes parents.

Quand on s'aperçut que j'en tenais pour l'héritière la plus en vue du village, on commença par en rire... jaune, car je dérangeais certains calculs. Il y eut des cancans. Mon amie, je l'avoue, fut la plus brave des deux ; elle coupa court aux médisances en me regardant un jour droit dans les yeux, avec la belle loyauté des âmes franches qui dédaignent les petits détours ; et moi qui, avec mon intrépidité ordinaire, n'osais me déclarer et battais la campagne, je compris que le moment était venu... Nous nous fiançâmes. Chose singulière : ce mariage, qui ôtait l'espérance aux jeunes gens et à leur tendres mères, devait me poser à leurs yeux ; ils me découvrirent enfin, j'existais, je comptais pour quelqu'un. D'ailleurs tout me réus-

Il n'y a plus d'enfants.

Ah ! ils vont bien, aujourd'hui, les enfants ! Ecoutez un peu l'histoire que voici :

Walther *** et sa sœur Annie, lui âgé de dix-sept ans, elle de quatorze, deux enfants, enfin, ont profité d'une absence momentanée de leurs parents pour emprunter les chevaux et la voiture d'un voisin, sous prétexte de faire une promenade.

En réalité, c'était pour s'enfuir en compagnie de deux de leurs amis, Charles ***, âgé de dix-huit ans, et sa sœur Marthe, dix-sept ans.

Les deux couples se sont rendus dans une localité voisine où un ecclésiastique, attendri, leur donna la bénédiction nuptiale.

On ne dit pas comment les parents trouvèrent la plaisanterie. Il est vrai que l'histoire s'est passée en Amérique. Que ne s'y passe-t-il pas ?

Avril.

« Quand on a vu trois beaux mois d'avril, il est bien temps de mourir », dit le proverbe. C'est-à-dire qu'on doit être âgé, car il est bien rare que le mois d'avril soit beau. Cette année avril fait exception ; jusqu'à présent tout au moins.

D'ailleurs, il ne faut pas oublier le vieux dicton patois :

« Faut preindre lo teimps coumeint vint, le fenné coumeint le sont et l'ardzeint po ceint que vaut. »

Entendons-nous. — Dans une fabrique d'ébauches du vignoble neuchâtelois, un mardi matin :

Le patron. — Où donc avez-vous été hier, Daniel, qu'on ne vous a pas aperçu ?

L'ouvrier. — J'ai bûché du bois.

Le patron. — Mais c'est impossible ; on ne vous a pas vu à la maison de toute la journée.

L'ouvrier. — Je vous le répète, patron, j'ai bu chez Dubois.

Crois-tu ? — Deux cuisinières font leur marché.

— Dis donc, Julie, qu'est-ce que tu donnes à ton pioupiou quand il vient te voir ?

— Je lui donne la soupe qui reste du dîner avec un verre de vin, et les dimanches de la saucisse ou du café.

— Es-tu bête ! Avec ça tu pourrais avoir un caporal !

BIEN PLUS FORT !

On a fait grand bruit, ces jours derniers, autour d'un canon électrique d'une très grande portée.

On a parlé également d'un autre canon électrique d'une extraordinaire puissance et inventé par un de nos pasteurs pour assurer à jamais le règne de la paix dans le monde. La fin justifie les moyens.

Mais ces inventions ne sont rien à côté de celle d'un médecin, autrichien si nous ne faisons erreur, qui préconise un obus d'un genre tout à fait nouveau, « l'obus somnifère ».

Cet obus contiendrait un fluide qui, au moment de l'explosion du projectile, se dégagerait à l'état de gaz, et dont l'action, embrassant une zone très étendue, aurait pour effet de plonger dans le sommeil tous les êtres vivants.

Des régiments entiers pourraient être ainsi soudainement endormis pendant deux ou trois heures : on en profiterait pour les désarmer, et le but de la guerre serait, de cette façon, atteint sans effusion de sang, sans même que la santé des belligérants eût à en souffrir, car l'inhalation du nouveau gaz ne déterminerait aucun accident permanent.

La guerre par le sommeil, — telle est donc la belle découverte du docteur autrichien.

Passe-temps.

La solution de notre dernier problème est la suivante :

Fortune de l'oncle, fr. 44,000 ; les 5 neveux reçoivent fr. 20,000, et les 8 nièces fr. 24,000.

Nous avons reçu 12 réponses justes ; ce sont celles de : « Un ami de Morges » ; M. E. Duperret, Vufflens ; M. Blanc-Décombaz, Vers-chez-les-Blanc ; Bains publics, Aigle ; M. Ariste Robert, Chaux-de-Fonds ; M. F. Maillard, Vevey ; MM. E. de Miéville, Toises ; A. Guex, Hôtel des Messageries ; Sumser, Café-brasserie du Musée ; J. Pavillard fils, La Rosiaz ; M. C. Dégallier, Fleurettes, à Lausanne ; M. Ed. Jaquet, 28, Av. des Alpes, Montreux, à qui la prime est échue.

Autre problème.

Mon cabinet de travail n'est pas grand ; il n'a pas 20 mètres carrés de surface. Il est de forme rectangulaire et 5 fois son contour égale 14 fois la diagonale.

Quelles sont ses dimensions ?

Prime : 1 vol., « Les Merveilles de la gravure », par Georges Duplessis.

Les abonnés ont seuls droit au tirage au sort pour la prime.

Au bal. — Une dame à sa voisine :

— Savez-vous le nom du monsieur avec qui je viens de faire un tour de valse ? Je suis persuadée qu'il débite les mêmes compliments à toutes les femmes.

— Oh ! non... En tout cas, pas à moi.

— Vous le connaissez donc ?

— C'est mon mari.

A l'examen d'astronomie. — Le professeur :

— Quelle distance y a-t-il de la terre au soleil ?

Le candidat : « Cent cinquante millions de kilomètres ».

— Comment a-t-on trouvé ce chiffre ?

— Enorme.

La poupée d'Annette. — Annette a depuis huit jours sa poupée à la clinique Martin, place de la Palud. Sa maman l'envoie la chercher. Dans le monceau des petits corps à qui l'on a remis la tête ou un membre, ou dont on a bourré de son le buste, on ne retrouve pas tout de suite le joujou d'Annette. Alors celle-ci chuchote timidement : « Elle s'appelle Madeleine ».

Dispute. — Essaie-voir de me toucher, espèce de gringalet !

— Gringalet toi-même !

— T'as peur, t'as peur !

— Non, gros âne, mais je suis de la Société protectrice des animaux.

On peut se tromper de ça. — Dans un train, entre Ependes et Chavornay. Un voyageur à une dame assise en face de lui et qui a un bébé sur les genoux :

— Votre enfant, madame, a l'air extraordinairement intelligent ; il deviendra à coup sûr un grand homme.

— J'en doute beaucoup, monsieur.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que c'est une fille.

C'est donc mardi 21 courant, au **Théâtre**, ouverture de la saison d'opéra. Au programme *Faust*, une œuvre aimée des Lausannois, montée comme jamais encore elle ne l'a été ici.

*

Au **Kursaal**, le programme est, comme toujours, des plus intéressants. Les attractions sensationnelles y prennent presque tous les numéros du programme. Demain, dimanche, matinée à 2 heures. On ne saurait y manquer ; quel que soit le temps.

---

sissait maintenant, je me transformais à souhait ; j'appris, — à quelle aimable école ! — à connaître les hommes, les choses, la vie usuelle ; je recommençais à parcourir, pour l'achever en une fois, guidé par cette fine et blanche main de jeune fille, le cercle d'expériences qu'avaient jadis si brutalement rompu mes camarades. Mais c'était un miracle ; je n'y comprenais rien, j'en doutais encore. Comment, elle m'aimait, et elle était belle ! Pardonnez-moi : si je m'écoutais, je ne tarirais pas ; c'est que je ne dirai jamais assez tout ce que je lui dois : je lui dois tout ! A peine, et je le dis pour ménager mon petit amour-propre, pour ne pas vous paraître un trop pauvre homme, à peine tient-elle de moi, peut-être, un sentiment un peu plus vif de la nature et cette vue directe sur l'infini qui est aussi nécessaire à l'homme que la lumière du soleil au grain de froment.

Mais pourquoi m'arrêter à des broutilles et dresser un compte par doit et avoir ? Nous avons si bien mêlé nos deux vies que je défie de faire le départ de ce qui lui vient de moi, de ce qui me vient d'elle. Je ne peux même parler de reconnaissance, puisque nous n'avons rien en propre et que nous ne pouvons donner à l'autre ce qui lui appartenait déjà. Je ne sais dire qu'une chose : son amour fut pour moi la grâce suprême. Moi qui connaissais si peu le monde, je savais encore moins que se donner, mais se donner tout entier, sans effort, de bon cœur, c'est se trouver, c'est se créer soi-même. Avant d'aimer, je vivais replié sur moi, n'ayant dans les veines qu'un sang pauvre et lent, et dans l'âme que des pensées exténuées, sans le frisson vivifiant de la joie. Toutes mes sources de force, de courage, de foi, de belle confiance en moi, languissaient, tarissaient. Ma vie, pâle et manquant de substance, de tonique fortifiant, s'anémiait dans l'ombre et ne trouvait d'issue que dans le rêve, où elle s'allongeait démesurément, comme dans une atmosphère épurée, mais illusoire, irrespirable à la longue. Comme tout était changé ! Je me sentais des devoirs nouveaux, une responsabilité redoutable, mais, à mesure, la conscience de ma vaillance et de ma dignité grandissait pour combattre la crainte. J'étais plus grand, plus fort, je redressais la tête, car on regardait vers moi, on allait s'appuyer sur moi. Tandis que j'élargissais, aménageais, capitonnais ma vieille ferme, en éclairant tant bien que mal, en rajeunissant ce séjour d'un célibataire, je chantais d'une voix sonore qui me surprenait moi-même des chansons qui me venaient comme cela, tout à coup sur les lèvres, et que je n'avais jamais entendues. Mais je trouvais en moi de bien autres ressources que la voix : vrai, je croyais connaître mon âme, et il me restait tout à découvrir ! Du reste, toutes choses me semblaient transformées, l'église, les arbres, les fleurs, les collines vertes, le rocher noir dressé comme un dolmen au faîte de la montagne, me regardaient d'un visage tout nouveau. Mais existaient-ils auparavant ? existais-je moi-même ? Je ne sais, je ne vis, je ne suis que par l'amour.

III

J'ai donc amené ma jeune femme dans mon Cloître. Elle a mis partout des rideaux, des tapisseries claires, j'ai fait percer une fenêtre de plus sur la rue, et alors l'existence à deux a commencé, qui bientôt est devenue une existence à trois, à quatre, car toute une petite famille n'a pas tardé à fleurir sur nos deux vies entrelacées. Nos jours se sont écoulés, un peu mélangés, mais uniformément laborieux ; j'ai fait fructifier l'héritage de mon père, défriché un coin de forêt pour y planter de la vigne, acheté un bout de pré à un voisin qui émigrait en Amérique. Mais j'ai respecté l'enclos du pauvre Robinson, avec sa barrière vermoulue appuyée à la colonne brisée, et mes vieux invalides, qui me donnent plus de branches mortes que de fruits et qui vivront peut-être plus que moi. Sans doute je ne peux pas y muser comme autrefois, étant chef de famille et magistrat, car j'ai dû accepter les fonctions de juge au tribunal de district. *(A suivre.)*

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.